

Georges Veltsos

Avec l'allure que te donne ton âme...

Je suis, le malheureux, entre les mains du désir

Archiloque

Georges Veltsos, l'Athénien, poète, auteur de nombreux volumes poétiques et philosophiques, depuis 1971, dont le plus récent, *o apanthropos* (2003), est aussi professeur à l'université du Panthéon, et grand traducteur de littérature française, en particulier de Jacques Derrida.

Avec l'allure que te donne ton âme
plus encore que ton incontestable beauté
Avec l'audace que tu puises
aux gisements d'une antique carrière
ouverte en toi, dans tes tréfonds,
– même si tu n'as pas œuvré pour l'extraction –
Avec le faucon qui te survole à l'affût
comme si la femelle, c'était toi
Tranchante que tu es pour te défaire des liens
tour à tour vrille et écume
à l'instant dernier de l'explosion
des bulles par milliers
de toutes les couleurs du spectre
– le violet essentiellement
Iris, toi, dans l'engourdissement du pré
avant le théâtre
avant même que le soleil ne lasse ton épi
tu t'inclines vers la terre d'à peine un degré
nymphé dans les rosées matinales
où se perdent les jambes de Mythridate
à l'heure où les grèves chaudes
ont soif, dis-tu, de carnages
où l'Histoire reprend la fable de Barberouge depuis le début
Toi, exigence de lucidité
quand tu maîtrises les chaînes maritimes
des îles à l'heureux voyage
celles qui se réjouissent d'être l'une pour l'autre
le miroir de la brillance
le pillard de la puissance
Prêtresse du Cynthien la solitaire

à la robe pigmentée de porphyre
j'ignore comment tu fais pour ne pas nous châtier
par l'épée que tu as martelée dans ton âme
La nuit tombe et au sud les vedettes prennent le large
les eaux clapotent à la poupe
– est-ce l'hélice ou la rame, je ne sais –
et aux rochers parvient un ressac chantant
tantôt aigu tantôt grave
– hymne ou partita de Sébastien ? –
C'est le cœur qui bat
lui qui veille pendant que toi tu dors
un tic pour la contraction
un tac pour la dilatation
et te voilà qui recommence
brodant l'éloge funèbre sur le motif de ton image
moi je dors et mon cœur ne ferme pas l'œil de la nuit
Et moi ?
Moi, je ne soupçonne pas ce que l'avenir me réserve de voir
graveur insuffisant face à ma jeunesse
miracle de ma vieillesse
je suis entre les mains du désir

Peut-être m'accueilleras-tu
peut-être me laisseras-tu en compagnie du vieil Archiloque
abandonné à l'Hospice
réduit à jouer aux dés avec les enfants
à duper par mes jambes les Lares du foyer
Personne ne m'apprendra donc le verdict ?
Anxieux j'attends à la porte
les résultats du concours
j'ai beau évoquer mes anciennes victoires
les rameaux d'olivier se sont fanés dans le tiroir de cèdre

Et moi aussi je me suis fané
même si j'ai récolté des miettes de ma voix
même si le présent poète n'est pas celui
que j'étais alors
car les morts et les vivants ne sont pas la question
lorsque les règlements de comptes
ont l'échéance des millénaires

★

En bas, très bas en moi
paraissent des lumières
comme dans un vol de nuit
le regard humain prend la terre pour repère
des agglomérations çà et là
constellations au sol
les phares, étoiles filantes
Je vois mon fils d'en haut
mes amis
la Mort qui passant
d'une pléiade de clarté urbaine à l'autre
se hâte vers quelque obscure clairière (parc ou cimetière?)
Je les observe et les salue
d'un signe implicite
joyeux à la perspective de les revoir

encore que la descente ne soit pas évidente

★

Graduellement nous faillons
comme graduellement faillit la lumière à porter la chaleur
et nous voilà donc en train de refroidir
jusqu'à parvenir à la température dernière
celle de l'objet, toujours plus froide que la saison
Et c'est alors le temps de l'inhumain
qui vient d'un cap boréal
congeler nos contrées
nous autres le secondant d'une voix passive
– gorgés de coton

Puis c'est le tour des épigones
d'entonner les louanges funèbres religieusement
promettant un coq à l'inutile médecin
Toi, souhaite-moi alors une bonne descente
mais veille auparavant à me montrer le tremplin
un sport bien simple désigne-moi
et ne dis pas que ma vie tournée vers le dedans
est assouvie de sommeil
puisque je me retourne sur le flanc
quand il m'arrive de le voir en rêve
mille fois plus dur que le poème
– non humain

C'est le privilège des morts de ne pas dormir
Champions au pentathlon
leur arbitre est l'une ou l'autre de ses versions
Moi, la douleur m'avertit que j'en suis arrivé
l'affliction sans motif
et je me réveille alors en quête d'un nom
quelque chose comme *Ile des morts* d'Arnold Böcklin

Vous n'aviez, athlètes compagnons,
qu'à trouver la force de couper le fil
persévérant comme je l'ai fait
pieds nus dans des aortes desséchées
vous n'aviez qu'à vous mettre au cathéter
même si les ruisselets
ignorant leur pente naturelle, bifurquent
Même si une fille masquée avec ses gants antiseptiques
mène l'opération à son succès
plantant la sonde jusqu'aux mines du cœur
et sauvant par le martel
celui qui s'est lassé d'inventer une métaphysique

J'ai soif, doctoresse des extrêmes,
d'hymen et d'Hadès
Sous un petit habit cache-moi le cortège
À mes pupilles de tout mon corps j'aspire
– gorgé d'alcool

★

Voleur, mais sous son emprise
nous deux, nus
pour autant que le miroir nous ait fait voir la lutte
Moi, avec un savoir séculaire
Toi, prenant le dessus

À même le verre ta peau lisse
plante des pieds qui se dévoile immaculée
telle que jamais on ne pourrait la voir de face
C'est elle pourtant sur le brancard
qui, toute blanche, identifie
elle, omniprésente empreinte de la mort sur la vie
porteuse d'une étiquette : nom, cause

– indispensable même pour la morgue –
identité plus convaincante que le visage
qui se cache derrière le drap
ce n'est l'amour qui étreint
mais le trépas

Et le corps à corps sur la couche
– *chagrin secrêt pour tenir bon* –
de mon côté est lutte au jour le jour pour la survie
de ton côté lutte à l'ancienne, exercice de la gréco-romaine